

CHAPITRE LXXX

Bartlebooth, 3

Lors du troisième congrès de l'Union internationale des Sciences historiques qui se tint à Édimbourg en octobre 1887 sous les doubles auspices de la *Royal Historical Society* et de la *British Association for the Advancement of Sciences*, deux communications secouèrent formidablement la communauté scientifique internationale et trouvèrent même pendant quelques semaines un large écho dans l'opinion publique.

La première communication fut faite en allemand par le Professeur Zapfenschuppe, de l'Université de Strasbourg. Elle avait pour titre : *Untersuchungen über die Taufe Amerikas*. Alors qu'il examinait des archives remontées des caves de l'Évêché de Saint-Dié, l'auteur avait découvert un lot de livres anciens provenant sans aucun doute possible de la célèbre imprimerie fondée en 1495 par Germain Lud. Parmi ces livres se trouvait un atlas auquel de nombreux textes du seizième siècle faisaient référence, mais dont on ne connaissait pas d'exemplaire : c'était la fameuse *Cosmographiae introductio cum quibusdam geometriae ac astronomiae principiis ad eam rem necessariis, insuper quatuor Americii Vespucii navigationes*, de Martin Waldseemüller, dit Hylacomylus, le plus renommé des cartographes de l'École de Saint-Dié. C'est dans cet atlas cordiforme que, pour la première fois, le nouveau continent que Christophe Colomb avait découvert et, quant à lui, baptisé Inde Occidentale, apparaissait sous la désignation de TERRA AMERICI VEL AMERICA, et la date figurant sur l'exemplaire — 1507 — mettait enfin un terme à l'âpre

controverse qui depuis près de trois siècles s'élevait au sujet d'Améric Vespuce : pour les uns, c'était un homme sincère, un explorateur intègre et scrupuleux qui n'avait jamais pensé avoir un jour l'honneur de baptiser un continent et qui ne le sut jamais ou ne l'aurait appris que sur son lit de mort (et plusieurs gravures romantiques — dont une de Tony Johannot — montrent le vieil explorateur qui s'éteint au milieu des siens, à Séville, en 1512, la main posée sur un atlas ouvert qu'un homme en larmes agenouillé à son chevet lui tend pour qu'il voie de ses yeux une dernière fois avant de mourir le mot AMERICA se déployer en travers du nouveau continent) ; mais pour les autres, c'était un aventurier de la race des Frères Pinzôn, qui, comme eux, avait tout fait pour évincer Colomb et s'attribuer le mérite de ses découvertes. Grâce au Professeur Zapfenschuppe, il était enfin démontré que c'était du vivant de Vespucci que l'usage d'appeler Amérique les terres nouvelles s'était établi. Vespuce, bien que ses journaux et correspondance n'y fissent point allusion, en avait sans doute été informé : l'absence de démenti et la persistance de la dénomination tendent en effet à prouver qu'en fin de compte il ne devait pas être mécontent de donner son nom à un continent qu'il croyait sans doute, en toute bonne foi, avoir davantage « découvert » que le Génois, lequel s'était somme toute contenté d'explorer quelques îles et n'avait eu connaissance du continent proprement dit que bien plus tard, lors de son troisième voyage, en 1498-1500, lorsqu'il visita l'embouchure de l'Orénoque et se rendit enfin compte que l'immensité de ce système hydrographique était le signe indiscutable d'une vaste terre inconnue.

Mais la seconde communication était plus sensationnelle encore. Elle s'intitulait *New Insights into Early Denomination of America* et avait pour auteur un archiviste

espagnol, Juan Mariana de Zaccaria, qui travaillait à La Havane, à la Maestranza, sur une collection de presque vingt mille cartes dont un bon nombre provenait du fort de Santa Catalina, et qui y avait trouvé un planisphère daté de 1503 sur lequel le nouveau continent était explicitement désigné sous le nom de TERRA COLUMBIA !

Lorsque le président de la séance, le vieux lord Smighart Colquhoun of Darroch, Secrétaire perpétuel de la Caledonian Society, dont le flegme imperturbable ne fut jamais autant apprécié, parvint enfin à faire s'éteindre les exclamations de stupeur, d'enthousiasme, d'incrédulité et de bonheur qui faisaient résonner les voûtes austères du grand amphithéâtre de *l'Old College*, et que revint dans la salle un calme relatif plus compatible avec la dignité, l'impartialité et l'objectivité dont un véritable savant ne devrait jamais se départir, Zaccaria put reprendre son exposé et faire circuler dans l'assistance survoltée des photographies montrant le planisphère en entier ainsi qu'un agrandissement du fragment — passablement détérioré — où les lettres

TE RA COI B I A

bordaient sur quelques centimètres une représentation sommaire mais indéniablement reconnaissable d'une large portion du Nouveau Monde : l'Amérique centrale, les Antilles, les côtes du Venezuela et de la Guyane.

Zaccaria fut le héros du jour et des correspondants du *Scotsman*, du *Scottish Daily Mail*, du *Scottish Daily Express* de Glasgow et du *Press and Journal* d'Aberdeen, sans oublier bien sûr le *Times* et le *Daily Mail*, se chargèrent de

répandre la nouvelle dans le monde entier. Mais quelques semaines plus tard, alors que Zaccaria, de retour à La Havane, mettait la dernière main à l'article qu'il avait promis à *l'American Journal of Cartography* dans lequel le précieux document, reproduit in extenso, serait encarté en dépliant, il reçut une lettre qui émanait d'un nommé Florentin Gilet-Burnachs, conservateur au Musée de Dieppe : le hasard lui avait fait ouvrir un numéro du *Moniteur Universel* et il y avait lu un compte rendu fourni du congrès et tout particulièrement de l'exposé de Zaccaria, accompagné d'une description du fragment endommagé sur lequel l'archiviste s'était fondé pour affirmer que le Nouveau Monde avait, en 1503, été nommé COLOMBIE.

Citant au passage un certain Monsieur de Cuverville (« l'enthousiasme n'est pas un état d'âme d'historien »), Florentin Gilet-Burnachs, tout en appréciant la brillance de la communication de Zaccaria, se demandait si la révélation, pour ne pas dire la révolution, qu'elle contenait n'aurait pas dû être passée au crible d'une critique impitoyable. Certes, la tentation était forte de traduire

COI B I A

par

COLUMB I A

et cette interprétation traduisait bien le sentiment général : en retrouvant une carte où les Indes Occidentales étaient baptisées COLOMBIE, géographes et historiens avaient l'impression de réparer une erreur historique ; depuis des siècles, le monde occidental faisait grief à Améric Vespuce d'avoir usurpé le nom que Christophe Colomb aurait dû donner aux terres qu'il avait le premier explorées : en acclamant Zaccaria, le Congrès avait cru réhabiliter le navigateur génois et mettre fin à près de quatre siècles d'injustice.

Mais, rappelait le conservateur, dans le dernier quart du quinzième siècle, des dizaines de navigateurs, des Cabot aux Cabral, de Gomes à Verrazano, cherchèrent par l'ouest la route des Indes, et — c'est là qu'il voulait en venir — une solide tradition dieppoise, active jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, attribuait la découverte de « l'Amérique » à un navigateur de Dieppe, Jean Cousin, dit Cousin le Hardy, qui aurait visité les Antilles en 1487-1488, cinq ans avant le Génois. Le Musée de Dieppe, héritier d'une partie des cartes dressées sur l'ordre de l'armateur Jean Ango, et qui firent de l'École dieppoise de cartographie, avec Desceliers et Nicolas Desliens, l'une des meilleures de son siècle, possédait précisément une carte datée de 1521, c'est-à-dire sensiblement postérieure à la carte de la Maestranza, sur laquelle le golfe du Honduras — le « golfe profond » de Christophe Colomb — était appelé MARE CONSO, abréviation évidente de MARE CONSOBRINIA, la mer de ou du Cousin (et non pas, comme l'avait stupidement soutenu Lebrun-Brettil, MARE CONSOLATRIX).

Ainsi, poursuivait impitoyablement Florentin Gilet-Burnachs, ce

COI B I A

que Zaccaria lisait

COLUMB I A

pouvait mieux encore, du point de vue de l'écartement des trois dernières lettres, se lire

CONSOBRINIA

En conclusion, le conservateur suggérait à Zaccaria de s'assurer soigneusement de la provenance de la carte de 1503. Si elle était de facture portugaise, espagnole, génoise ou vénitienne, le

COI B I A

pouvait effectivement désigner Colomb, même si celui-ci avait imposé le mot INDIA. En tout cas, cela ne pouvait désigner Jean Cousin, dont la renommée ne s'était fortement établie qu'à Dieppe même et qui se voyait opposer dès Le Tréport, Saint-Valéry-en-Caux, Fécamp, Etretat et Honfleur des marins tout aussi hardis ayant à qui

mieux mieux ouvert les routes nouvelles. Si par contre la carte provenait de l'École dieppoise — cela se vérifierait aisément par la présence d'un monogramme agrémenté d'un petit *d* au centre d'une des roses des vents — c'était bien de TERRA CONSOBRINIA qu'il s'agissait.

Si, ajoutait enfin Gilet-Burnachs dans un post-scriptum, le monogramme était fait de deux R entrelacés, cela voudrait dire que le planisphère était l'œuvre de Renaud Régnier, un des premiers cartographes de l'École, qui passait pour avoir effectivement accompagné Jean Cousin dans un de ses voyages. Ce même Renaud Régnier avait, quelques années plus tard, vers 1520, dressé une carte de la côte nord-américaine, et, par une coïncidence extraordinaire, avait baptisé TERRA MARIA la terre qui, un siècle plus tard, allait, à cause d'Henriette-Marie de France, fille de Henri IV et femme de Charles I^{er} d'Angleterre, s'appeler MARYLAND.

Zaccaria était un géographe honnête. Il aurait pu négliger la lettre de Gilet-Burnachs, ou profiter du mauvais état général du planisphère pour détruire toute possibilité d'identifier ses origines et affirmer ensuite au conservateur de Dieppe que c'était une carte espagnole et que ses critiques ne tenaient pas. Mais il vérifia consciencieusement qu'il s'agissait bien d'une carte de Renaud Régnier, en informa son correspondant, et proposa une mise au point rédigée en commun et signée de leurs deux noms, qui mettrait un terme à cet épineux problème de toponymie. L'article parut en 1888 dans la revue *Onomastica* mais son retentissement fut infiniment moindre que celui qu'avait connu la communication au troisième congrès.

Il n'en demeurerait pas moins que le planisphère de 1503 était la seule carte sur laquelle le continent aujourd'hui

connu sous le nom d'Amérique était appelé la Cousinie. Cette singularité vint aux oreilles de James Sherwood qui, un an plus tard, parvint à l'acheter, on ne sait pour quelle somme, au Recteur de l'Université de La Havane. Et c'est ainsi que cette carte se trouve aujourd'hui sur un des murs de la chambre de Bartlebooth.

Ce n'est pas pour son unicité que Bartlebooth s'attacha à cette carte que, tout enfant, il voyait dans le grand hall du manoir où il fut élevé, mais parce qu'elle possède une autre caractéristique : le nord n'est pas en haut de la carte, mais en bas. Ce changement d'orientation, plus fréquent à l'époque qu'on ne le croit généralement, fascina toujours au plus haut point Bartlebooth : cette représentation renversée, pas toujours de cent quatre-vingts degrés, parfois de quatre-vingt-dix ou de quarante-cinq, détruisait chaque fois complètement la perception habituelle de l'espace et faisait par exemple que la silhouette de l'Europe, familière à tous ceux qui ont fréquenté ne serait-ce que l'école primaire, se mettait à ressembler, quand on la faisait pivoter de quatre-vingt-dix degrés vers la droite, l'ouest devenant le haut, à une espèce de Danemark. Et dans ce renversement minuscule, se dissimulait l'image même de son activité de poseur de puzzle.

Bartlebooth ne fut jamais un collectionneur au sens traditionnel du terme, mais pourtant, au début des années trente, il chercha ou fit chercher des cartes semblables. Il en a deux autres dans sa chambre. L'une, qu'il trouva à l'Hôtel Drouot, est un beau tirage de *l'Imperium Japonicum... descriptum ab Hadriano Relando*, faisant partie de l'Atlas de Reiner Otten d'Amsterdam ; les spécialistes font grand cas de cette carte, non parce que le nord est à droite, mais parce que les noms des soixante-six provinces impériales sont, pour la première fois, donnés en idéogrammes japonais et transcrits en caractères latins.

L'autre est plus curieuse encore : c'est une carte du Pacifique telle que les tribus côtières du golfe de Papouasie en utilisaient : un réseau extrêmement fin de tiges de bambou indique les courants marins et les vents dominants ; çà et là sont disposés, apparemment au hasard, des coquillages (cauris) qui représentent les îles et les écueils. Par rapport aux normes adoptées aujourd'hui par tous les cartographes, cette « carte » semble une aberration : elle n'offre à première vue ni orientation, ni échelle, ni distance, ni représentation des contours ; en fait, il paraît qu'elle se révèle à l'usage d'une efficacité incomparable, de la même manière, expliqua un jour Bartlebooth, que le plan du métro londonien n'est absolument pas superposable à un plan de la ville de Londres, tout en étant d'un emploi suffisamment simple et clair pour que l'on puisse s'en servir sans problème lorsque l'on veut se rendre en métro d'un endroit à un autre.

Cette carte du Pacifique fut rapportée par le capitaine Barton qui, à la fin du siècle dernier, étudia les périples d'une de ces tribus de Nouvelle-Guinée, les Motu de Port Moresby, périples qui ne sont pas sans rappeler la kula des Trobriandais. Barton, de retour à Londres, offrit sa trouvaille à la Bank of Australia qui avait partiellement subventionné son expédition. La banque l'exposa quelque temps dans l'un des salons de réception de son siège social, puis en fit cadeau à son tour à la Fondation nationale pour le Développement de l'Hémisphère Sud, agence semi-privée destinée à recruter des émigrants pour la Nouvelle-Zélande et l'Australie. La Fondation fit faillite à la fin des années vingt et la carte du Pacifique, mise en vente par le liquidateur judiciaire, finit par être signalée à Bartlebooth qui l'acheta.

Le reste de la chambre est presque vide de meubles : une pièce claire, peinte en blanc, avec d'épais rideaux de percale, et un lit de milieu ; c'est un lit anglais, aux montants de cuivre, recouvert d'une indienne à fleurs, flanqué de deux tables de nuit Empire. Sur celle de gauche, une lampe dont le socle affecte la forme d'un artichaut, et une assiette octogonale en étain sur laquelle sont posés deux morceaux de sucre, un verre, une cuiller et une carafe d'eau en cristal avec un bouchon en forme de pomme de pin ; sur celle de droite, une pendulette rectangulaire dont le boîtier en acajou veiné est incrusté d'ébène et de métal doré, un gobelet d'argent à monogramme, et une photographie dans un cadre ovale représentant trois des grands-parents de Bartlebooth, William Sherwood, le frère de James, sa femme Emily, et James Aloysius Bartlebooth, tous trois en vêtements de cérémonie, debout derrière Priscilla et Jonathan, jeunes mariés assis l'un contre l'autre au centre d'une profusion de corbeilles fleuries et enrubannées. Sur la tablette inférieure est posé un agenda de grand format, relié en cuir noir. Sur la couverture les mots DESK DIARY 1952 et ALLIANCE BUILDING SOCIETY, en grandes capitales dorées, surmontent un blason, de gueules aux chevrons, abeilles et besants d'or, accompagné d'un phylactère portant la devise DOMUS ARX CERTISSIMA, dont la traduction anglaise est donnée juste en dessous : *The surest stronghold is the home.*



Il serait fastidieux de dresser la liste des failles et des contradictions qui se révélèrent dans le projet de Bartlebooth. Si, pour finir, comme nous le verrons désormais bientôt, le programme que l'Anglais s'était fixé succomba sous l'attaque résolue de Beyssandre et sous celle, beaucoup plus secrète et subtile, de Gaspard

Winckler, c'est d'abord à la propre incapacité où se trouva alors Bartlebooth de répondre à ces attaques qu'il faut imputer cet échec.

Il ne s'agit pas ici de ces failles mineures qui ne mirent jamais en danger le système que Bartlebooth avait voulu construire, même si elles en accentuèrent parfois le côté exaspérant et trop rigidement tyrannique. Par exemple, lorsque Bartlebooth décida qu'il peindrait cinq cents aquarelles en vingt ans, il choisit ce nombre parce que cela faisait un chiffre rond ; il aurait mieux valu choisir quatre cent quatre-vingts, ce qui aurait donné deux aquarelles chaque mois, ou, à la rigueur, cinq cent vingt, c'est-à-dire une toutes les deux semaines. Mais pour arriver exactement à cinq cents aquarelles, il fut parfois obligé d'en peindre deux par mois, sauf un mois où il en peignait trois, ou une à peu près toutes les deux semaines et quart. Ceci, s'ajoutant aux contingences des voyages, compromit minusculement le déroulement temporel du programme : en fait, Gaspard Winckler reçut une aquarelle approximativement tous les quinze jours, car dans le détail, des variations de quelques jours et parfois même de quelques semaines purent se présenter ; encore une fois, cela ne mit pas en cause l'organisation générale de la tâche que Bartlebooth s'était imposée, pas plus que ne la compromirent les petits retards que l'Anglais prit parfois dans la reconstitution des puzzles et qui firent que très souvent les aquarelles, quand elles furent « effacées » sur les lieux mêmes où elles avaient été peintes, ne le furent pas exactement vingt ans après, mais à peu près vingt ans après, vingt ans et quelques jours après.

Si l'on peut parler d'un échec global, ce n'est pas à cause de ces petits décalages, mais parce que, réellement, concrètement, Bartlebooth ne parvint pas à mener à terme sa tentative en respectant les règles qu'il s'était données : il voulait que le projet tout entier se referme sur lui-même

sans laisser de traces, comme une mer d'huile qui se referme sur un homme qui se noie, il voulait que rien, absolument rien n'en subsiste, qu'il n'en sorte rien que le vide, la blancheur immaculée du rien, la perfection gratuite de l'inutile, mais s'il peignit cinq cents marines en vingt ans, et si toutes ces marines furent découpées par Gaspard Winckler en puzzles de sept cent cinquante pièces chacun, tous les puzzles ne furent pas reconstitués, et tous les puzzles reconstitués ne furent pas détruits à l'endroit même où, à peu près vingt ans plus tôt, les aquarelles avaient été peintes.

Il est difficile de dire si le projet était réalisable, si l'on pouvait en mener à bien l'accomplissement sans le faire tôt ou tard s'écrouler sous le poids de ses contradictions internes ou sous la seule usure de ses éléments constitutifs. Et même si Bartlebooth n'avait pas perdu la vue, il n'aurait quand même peut-être jamais pu achever cette aventure implacable à laquelle il avait décidé de consacrer sa vie.

C'est dans les derniers mois de l'année mille neuf cent soixante-douze que Bartlebooth se rendit compte qu'il devenait aveugle. Cela avait commencé quelques semaines auparavant par des maux de tête, des torticolis et des troubles visuels qui faisaient que, lorsqu'il avait travaillé toute une journée sur ses puzzles, il avait la sensation que sa vue se brouillait, que le contour des choses se nimbait d'une brume imprécise. Au début il lui suffisait de s'étendre quelques minutes dans l'obscurité pour que cela se passe, mais bientôt les troubles s'aggravèrent, devinrent plus fréquents et plus intenses et, même dans la pénombre, il lui semblait que les objets se dédoublaient, comme s'il avait été perpétuellement ivre.

Les médecins qu'il consulta diagnostiquèrent une double cataracte dont ils l'opérèrent avec succès. Ils lui mirent d'épais verres de contact et lui interdirent évidemment de se fatiguer les yeux. Dans leur esprit cela voulait dire ne

lire que les gros titres des journaux, ne pas conduire la nuit, ne pas regarder trop longtemps la télévision. Il ne leur vint même pas à l'idée que Bartlebooth pourrait envisager un seul instant de recommencer un puzzle. Mais au bout d'un mois seulement, Bartlebooth s'assit à sa table et entreprit de rattraper le temps perdu.

Très vite les troubles revinrent. Cette fois-ci Bartlebooth croyait voir une mouche voleter sans cesse quelque part à côté de son œil gauche et il se surprenait à tout instant à vouloir lever la main pour la chasser. Puis son champ visuel commença à diminuer pour n'être plus à la fin qu'une mince fissure laissant percer un jour glauque, comme une porte entrebâillée dans le noir.

Les médecins qu'il fit venir à son chevet hochèrent négativement la tête. Les uns parlèrent d'amaurose, les autres de rétinite pigmentaire. Dans un cas comme dans l'autre ils ne pouvaient plus rien et l'évolution vers la cécité était inexorable.

Il y avait dix-huit ans que Bartlebooth prenait dans ses mains les petites pièces des puzzles et le toucher jouait pour lui un rôle presque aussi grand que la vision. Il se rendit compte avec une sorte d'ivresse qu'il pourrait continuer son travail : ce serait comme si, désormais, il devait s'astreindre à reconstituer des aquarelles incolores. En fait, il arrivait encore à cette époque à différencier les formes. Lorsque, au début 1975, il commença à ne plus rien percevoir sinon des lueurs impalpables tremblotant dans des lointains mouvants, il décida de se faire aider par quelqu'un qui trierait avec lui les pièces du puzzle en chantier selon leurs couleurs dominantes, leurs nuances et leurs formes. Winckler était mort, et de toute façon il aurait sans doute refusé, Smautf et Valène étaient trop vieux, et les essais qu'il fit faire à Kléber et à Hélène ne le satisfirent pas. Finalement il s'adressa à Véronique Altamont parce qu'il avait appris de Smautf, qui le tenait de Madame

Nochère, qu'elle étudiait l'aquarelle et qu'elle était amateur de puzzles. Presque tous les jours depuis, la frêle jeune fille vient passer une heure ou deux avec le vieil Anglais et lui fait toucher un à un les morceaux de bois en lui décrivant de sa toute petite voix leurs imperceptibles variations de couleurs.